MICHÈLE FINCK
Triptyque pour un écureuil d'écume

La trace

Déjà la fin de l'arrière-saison – pourtant l'été dure toujours. Les foules poivrées de sable se sont retirées de la baie. Les mouettes y sont revenues par centaines, de même que les bancs de minuscules poissons-sauteurs virevoltant comme des dauphins. L'eau est si claire qu'elle fait loupe, révélant le fond zébré d'algues et de lumineux zigzags rythmiques.

Funambules sur la frontière entre la mer et l'écume, là où la *mareggiata* a dessiné avec un mélange de sables plus foncés de légères lignes de crête, nous partageons la plage avec quelques pêcheurs, quelques baigneurs aux fous rires et deux nonnes qui laissent leurs soutanes blanches sur les rochers pour se baigner. Leurs sourires étincellent sous les coiffes qui flottent sur l'eau comme de grands nénuphars de mer. De temps en temps passe, au milieu des derniers parasols, un vieux vendeur bancroche de parapluies couleur arc-en-ciel. Dans cette hypnose saturée d'iode et de silence on n'entend que, au fond de chacun de nous, l'entrechoquement sourd d'un sentiment d'éternité et de précarité, comme deux cymbales qui se heurtent avec un bruit de galet ricochant sur la ligne d'horizon.

« Le lait bleu du large » : ce sésame chuchoté un matin tôt d'oreilles à oreilles donne le « la ». Nous prenons la mer sur un zodiaque de fortune, troué et rafistolé avec de la colle *Aquashure.* Les rames corrodées de sel couinent au contact du caoutchouc mouillé. Dans le contre-jour, les silhouettes fantomatiques des autres barcasses se découpent d'abord comme des ombres chinoises. Puis la brume se lève et, de notre île flottante

et légèrement chancelante, nous découvrons la côte lilliputienne. Elle se reflète en lignes tremblées ocre et roses sur la surface gargouillante baignée de vapeurs blanches qui se déchirent. Tout près de nous, quelques mouettes, une libellule, pourquoi pas signes à suivre sur les pages du large soudain arrachées par le vent.

« Il court, il court l'écureuil d'écume. Ne le retiens pas. Il ne t'appartient pas. Il ne s'appartient pas », chante une voix.

La respiration tout à coup change de rythme. Lequel d'entre nous aperçoit le premier les spirales qui se forment et soulèvent par spasmes une corolle de neige qui tangue sur l'écume: « un mille et un mâts », ai-je le temps de m'écrier. Les voiles blanches sont hissées une à une avec lenteur, comme une volée d'immenses papillons. Mais – ni capitaine, ni équipage, ni passager. Le soleil se cogne contre les hublots clos. Ce mirage, est-ce l'écume qui soudain fleurit? Ou est-ce le rien sur lequel j'ai tant de fois, enfant, dansé avec mes patins à glace des canaux du nord?

Le navire disparaît. Restent trois plumes de mouettes au large. Laisserons-nous, viande humaine en transit, d'aussi profondes traces de notre propre passage?

Navire de musique

Claudio Arrau, Murray Perahia, Dietrich Fischer-
Dieskau,
Debout à la proue du soleil sonore,
Vous qui cueillez les sons vivants, avec leurs racines,
– Non fleurs coupées, sans humus –
Et donnez, dans la musique, le bruissement d'écume
Du temps, chacun de vos souffles
N'est-il pas un peu de foudre venue
D'une galaxie future pour nous guérir?
Et nous, poissons volants à la poupe,
Nous les replantons, boutures
De rêve, dans nos chairs ouvertes.
Et les sons maintenant nous écoutent.

Le taille-crayon

L'intensité pulvérise le temps. Depuis des jours, peut-être des mois, je fleuris sur cette plage, pétale froissée de vagues et d'écume, de mots et de silence.

À mi-cuisses dans la mer, des baigneurs parfois panés de sable, échassiers roses vus de dos. Ne sont-ils pas plus vrais que de face? Leurs colonnes vertébrales saillantes articulent ce que leur visage cache. De toute leur épine dorsale, ils balbutient un morse brûlant, douloureux.

Lovée dans l'oreille de la plage, j'essaie de chanter quelque chose pour eux. Peut-être l'air de Medoro et d'Angelica qui, dans *Orlando* de Haendel, condense l'essence de la musique: « *consolati… consolati* ». Mais je ne parviens à psalmodier que quelques grumeaux sonores, escarbilles de salive sèche: « *sola, sola* ».

À côté de moi, le regard tourné vers la transhumance des serres, un homme taille des crayons de couleurs où sont gravées les initiales « I.C. ». Les mouettes picorent les dentelles de bois échouées sur le sable. L'homme chantonne, dans le tam-tam des vagues: « Ta voix est bien mal taillée. Prends mon taille-crayon. Il a deux trous. Le premier affûte la mine des sons. Le second, plus profond, la mine du silence. Essaie-le. »

C'est le plein été. Des brumes de chaleur enveloppent la baie. Elles en estompent les contours à la fois crayonnés et gommés sur l'horizon. Au large se soulèvent et se déchirent les traînes de mariées des grands yachts.

Je prends le taille-crayon et commence à affûter, en spirales multicolores, la mine de ma voix. Peu à peu, la plage devient mon corps. Les enfants, qui jouent à attraper les éclaboussures de rires éparses dans la houle, murmurent comme une volée d'oiseaux à l'intérieur de moi. Plus j'affûte la mine, plus ma voix, son vent qui se lève, fait tournoyer la mer.

Tressaillant d'éternité, j'essaie le second trou. Quelqu'un en moi, souffle coupé, trébuche au rythme retrouvé d'un ancien

rituel ou exorcisme. L'index du silence griffe sur mon dos un signe amphibie, stalactite de feu et de glace. Aussitôt le taille-crayon, étoile de mer filante, implose dans ma main.

Ce signe, éjaculé par le silence sur mon échine, j'ai le désir de le retranscrire aussitôt. Mais déjà je m'en souviens mal, dans le trompe-l'œil de la mémoire.

Le tonnerre craque sur les hauteurs de l'*entro-terra*, près de *Monte Bignone*. Quelques gouttes de pluie fines crépitent dans la bouche. Une odeur d'égout et d'urine de chats frappe les narines. Le signe se disloque, changé en ressac, seule appogiature audible de l'inaudible.

Restent quelques crayons de couleurs mordillés aux mines cassées. Ils couinent dans le sable comme des oisillons à l'agonie aux becs béants de soif.

Ma souffrance et la tienne, passager de la *Strada di San Silenzio*, je les attelle à l'écume.

Michèle Finck